

ÉBLOUISSANTES APOCALYPSES

I

Ils aiment la Mort, ces généraux tatoués d'aigles d'or sur la poitrine, ces guerriers aux sabres ciselés de sang, ces kamikazes aux poches pleines de bombes, ces conquérants du nucléaire avec du gaz sarin en guise d'éclaireur.

Quand ? Où ? Qui en premier ?

C'est peut-être Arès
Sous prétexte de fêter en grandes pompes
Pour que personne n'oublie
Que le dieu
De la Guerre
Arme lui-même la Mort
À l'assaut des uns des autres
De bord en bord de la planète
De l'Olympe à l'Hadès.

Il faut tout retenir au risque de tout perdre.

II

Peuples en déroute
Noirs pendus
Homosexuels jetés en bas des toits
Femmes sous les pierres
Jeunesse pulvérisée à la terrasse des cafés
Enfants-soldats.

Au point de ne plus savoir quoi faire de cette boue de chairs qui engraisse le sol d'où germineront les générations qui n'en finissent plus de s'additionner malgré la multiplication des signes funestes.

Car la Terre
Car le sang se coagulent à la haine
L'épuisement des océans
La dérive des banquises
Avec les flamboyantes ténèbres
De l'intranquillité.

III

Pax, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font. C'est la drogue du Pouvoir, la cruauté de Thanatos, l'avidité du Grand Argentier, l'aveuglement des Pontifes, Rabbins, Imams. Ils ne regardent pas qui ils écrasent.

Seulement
Le sordide émerveillement
De voir rougir les herbes
Bleuir le sable
Noircir les étoiles
Sur le point de s'éteindre
Définitivement.

Tellement voyous tellement n'importe où n'importe quand. C'en est éblouissant d'apocalypses.

IV

J'ai hurlé dieux ô dieux, vous massacrez ce que vous avez mis des millénaires à édifier à hauteur d'Homme. Revoici Babylone effritée Hiroshima incinérée. Le désert est entré dans ma bouche.

J'ai perdu le goût de l'amande
Et du lait.

Une soif nostalgique brûle ma langue.

V

Armés d'obscurité, les guerriers descendent en flammes nos fragiles espérances de les voir mettre un genou dans la fange, le pitoyable et la désolation en demandant pardon pour l'incommensurable beauté assassinée.

Quelle splendide incohérence
Ce serait
Au moment du dernier baiser
De la dernière étreinte !

VI

S'il nous était possible de jouer les gisants sans mourir pour voir émerger cette petite phase du début du Monde lorsque le Monde se limitait au seul périmètre d'un paradisiaque Jardin sans étalement urbain ni métamorphoses vénitiennes ou newyorkaises.

Alors
Nous ne ressentirions pas
Le vide
De l'humanité fossile.

VII

Deux cent mille ans de convoitises et de vengeances, le jour qui se lève, le soir qui tombe et la nuit la nuit comme un voile mortuaire sur le Temple de peur que quelqu'un pointe les coupables du doigt et que nous y passions tous.

Il y a là
Quelque chose d'un temps
Tragiquement permanent
Dans les silhouettes
Fuyant à la limite des jours
Jusqu'au silence
Qui suivra la chute annoncée
De notre espèce.

VIII

Un fil s'est emmêlé dans l'écheveau de la Vie. Dès le départ sans qu'on n'y voit goutte. Tout ça, tout ça, cette rage de survie quand nous portons nos vêtements de Bêtes, cette arrogance sous nos velours de la Renaissance, la vanité de nos habits de Lumière, la terrifiante splendeur de nos armures Technologiques.

Mais toujours le gourdin primitif. J'ai si triste honte.

Qui prendra le relais ?
Qui nous chérira ?
Qui se souviendra ?
Où est l'issue ?
À quand le ravissement des aubes ?

**